

sachez qu'il avait été rédigé, ce festin, par le fameux Trompette lui-même qui était pour les sauces et les entremets le plus grand artiste de ce temps-là. Les journalistes de ce pays en parlèrent, les historiens copiaient les journalistes, et par ce moyen transmettent le menu à la postérité. Afin de ne faire commettre à personne le péché d'envie et de gourmandise, je le passerai sous silence aussi bien que les cantates composées en l'honneur du mariage par douze académiciens du plus rare génie qui, pour récompense, obtinrent la permission de lécher les plats et les casseroles.

Enfin tout fut admirable dans le cortège royal, même la délicate impoante de Mme Polichinelle la mère, qui donnait la main au roi Pantaloon pour aller à la cathédrale. Vêtue si magnifiquement que la reine Gertrude elle-même en était jalouse, elle fit sans difficulté les plus belles révérences du monde avec une grâce et un à propos infinis.

Bien plus, elle voulait parler et adresser son compliment à "sa comère" comme elle appelait la reine, et sans doute elle n'aurait prononcé que des paroles dignes du lieu où elle était et des circonstances, mais Polichinelle lui fit de la main signe de se taire en annonçant à Louis Majestés qu'elle avait été prise la veille d'une extinction de voix. Comme elle allait réclamer, il lui dit tout bas que le moindre mot ferait manquer son mariage avec la belle Isolone.

A cette pensée, la bonne dame, qui aimait son garnement de fils quatorz millions de fois plus qu'il ne méritait, avala sa langue avec peine pendant que le roi Pantaloon laissait un compliment de condoléance sur son indisposition. Elle eut cependant les unes les plus gracieuses pour la belle Isolone et l'embrassa trois ou quatre fois, indiquant ainsi le bonheur qu'elle avait de la voir. La princesse de son côté, se montra fort aimable pour sa belle-mère.

Enfin tout allait pour le mieux. Un seul incident étonna tout les spectateurs de la cérémonie. Un gentilhomme inconnu, de haute mine et vêtu comme un prince, qui servait de témoin à Polichinelle et donnait la main à la reine Gertrude, poussa un cri effroyable en entrant dans la cathédrale, lâcha fort violemment cette auguste princesse et s'enfuit en boitant sur la place sans qu'on put deviner pourquoi. Le donneur d'eau bénite déclara seulement qu'ayant tendu le goupillon au nouveau veuve, une goutte d'eau bénite était tombée à ce qu'il croyait sur son pied et l'avait fait crier comme un brûlé.

Déjà on commençait à faire des commentaires sur cet évènement bizarre et peut-être sur ce mariage improvisé, lorsque le gentilhomme fit dire par un page que son pied avait tourné brusquement, qu'il était luxé et qu'il ne fallait pas l'attendre, qu'il allait retourner dans sa principauté de Los Inferos, où son médecin de confiance lui remettrait sans difficulté chaque os à sa place naturelle.

En attendant cette excuse, la douce Isolone demanda tout bas à son mari (car dans l'intervalle, ils avaient reçu la bénédiction nuptiale), où se trouvait cette principauté de Los Inferos dont elle n'avait jamais entendu parler.

A quoi Polichinelle répliqua : — Aux antipodes, ma chère. — Mais où sont les antipodes ? — Dans un pays où je ne vous souhaite pas d'aller, mon ange adoré.

— Pourquoi donc ? Est-ce qu'il y fait frais ? — Au contraire, mon bel oiseau bleu, il n'y fait que trop chaud... Oh ! oui, chaud ! si chaud, ce qu'il m'a dit, que le soleil est gelé en comparaison. — O le pauvre prince ! dit Isolone avec compassion. Comment fait-il pour vivre là ? — Il prend patience et, de temps en temps, il vient me voir. Dans son pays, tous ses sujets se battent entre eux continuellement. Ils se détestent, ils s'arrachent les yeux, ils se mangent le nez, ils se coupent les oreilles; enfin c'est à faire frémir. — Et il ne peut pas l'empêcher, lui ? — Non.

(A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Annonces: Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 27 Février 1886

Le p'tit dernier de la famille Pendar

Le père Pendar-Vanasse a présenté la semaine passée son p'tit dernier aux citoyens de Montréal.



C'était à l'occasion de la nomination des candidats à la mairie, et grande fut la surprise du public qui attendait pour le moins un orateur adulte, de voir s'avancer sur l'estrade un poupon qui avait encore du lait au bout du nez!

Mais les pères de famille ont de ces amours-propres bizarres, et M. Pendar-Vanasse avait à cœur d'exhiber aux populations le dernier rejeton de la clique pendar-dienne du Monde.

Malheureusement comme tous les p'tits derniers d'une nombreuse famille, le Benjamin en question est tant soit peu raté.

D'abord son éducation n'est pas encore achevée, et ses parents auraient dû le laisser encore quelques mois en nourrice avant de le produire en société.

Mais enfin il faut prendre les personnes comme on nous les présente, et puisque le jeune Têtu-Pendar a fait son entrée dans la vie publique de la façon originale que l'on sait, il appartient au chroniqueur d'examiner si l'on trouvera dans cette jeune âme ces capacités transcendantes qui font les grands hommes dont s'honore une patrie.

Nous avons donc consulté la nourrice du jeune Têtu qui surveillait d'un œil tendre son nourrisson en train de piailler contre le maire Beaugrand.

— Ah ! monsieur, vous a répondu cette brave femme, il est ben fin allez, le petiot, mais j'ai eu ben du mal à l'élever; dès l'âge de trois mois, il s'est mis à faire des vers, et il paraît que cette infirmité ne l'a pas quitté. On m'a dit qu'il en avait fait l'autre jour plusieurs de dix-sept pieds de long; ben sûr qu'il va en mourir! le pauvre cheri! Aussi j'ai téché un médecin sauvage qui m'a donné de la poudre pour lui faire passer ça, et je m'en vais la lui faire avaler ce soir en le couchant!

— Gardez vous en bien, ma brave femme, vous perdrez votre temps, car c'est une maladie voyez vous, dont on ne se guérit jamais!

— Et c'est ben dai greux ? — Pour les autres, ma bonne dame.

Sur ces entrefaites la nourrice s'écria avec admiration:

— Ah ! regardez le ! comme il crie ! comme il gesticule ! comme il se démène ! On dirait qu'il est pris au haut mal ! c'est pas raisonnable pour un enfant de se livrer à c'te gymnastique là. Pour sûr, il va se faire périr ! Ecoutez-le donc, il crie aussi fort comme si on le débarbouillait !

Voyant que nous n'apprenions plus rien d'intéressant de cette femme, nous la laissâmes à ses transports; aussi bien le jeune Têtu venait de jeter son bonnet en l'air comme les gamins qui sortent de la classe, cela signifiait donc qu'il avait fini.

Quelques instants après une scène des plus vives se passait à la sentine du Monde toujours à propos du p'tit dernier de la famille Pendar; la voici tel que nous l'a raconté le sourd-muet qui sert de reporter au Canard:

M. Decary — (entrant furieux) — Saperlotte ! M. Vanasse ; vous fchiez vous de moi ! vous m'avez promis de bons orateurs pour soutenir ma présentation et au lieu de cela, vous m'envoyez un jeune innocent qui ferait j'en suis certain un bon enfant de choeur, mais qui n'est pas plus tribun que je ne serai maire. Vous comprenez maintenant mon chien est mort !

M. Vanasse — Je vous ai offert tout ce que j'ai de mieux dans mon stock.

M. Decary. — Vous fchiez mieux de fermer boutique alors !

Le poète Têtu. (Apparaissant avec une tartine de confiture à la main). — De quoi vous plaignez-vous, adorable Decary :

Je suis jeune il est vrai, mais aux âmes biens nées La valeur n'attend pas le nombre des années !

Comment trouvez vous ces vers là ? ils sont de moi.



M. Decary (surpris) — Ils sont beaux, mais il me semblait les avoir déjà entendus quelque part.

Le poète Têtu — Vous vous trompez, ils sont bien de moi ; et comment avez-vous trouvé les vers que j'ai dit tantôt à la tribune de l'hôtel-de-ville !

M. Decary — Comment ! que voulez vous dire ?

Le poète Têtu — Sans doute ! Le discours que j'ai prononcé tout à l'heure contre Beaugrand était en vers, du commencement jusqu'à la fin.

M. Decary — Je ne m'en serais jamais douté !

Le poète Têtu — Tout le monde me dit la même chose que vous ; cela prouve que c'est un vrai tour de force; faire des vers qui ressemblent à de la prose, c'est là; dernier mot du genre.

M. Vanasse — (enthousiasmé) Embrasse-moi, mon amour, tu seras l'orgueil de la famille (bas à M. Decary) je ne veux pas le dire tout haut, de peur d'exoiler sa vanité, mais cet est un prodige. (haut) Je suis content de toi; tiens prends ces copes pour aller acheter de la nananne; mais ne mange pas tout, tu pourrais te rendre malade.

Le poète Têtu — Soyez tranquille j'en emploierai la moitié pour m'acheter des marbres. (Il sort en fredonnant la complainte de la ruelle Rolland — Revenant sur ses pas) ah ! à propos, c'est encore de moi ce chef-d'œuvre là !

M. Decary — (Impatienté) Tout cela est bel et bon, mais la moindre influence un peu sérieuse aurait fait bien mieux mou affaire. Va t'en jouer, mon p'tit, j'ai à parler de choses sérieuses avec ton papa, et surtout ne te mêle plus de mes affaires.

Le poète Têtu (avec curiosité) Qu'est ce que vous allez faire ?



M. Vanasse — (d'une voix douce) Retire toi, mon enfant; nous allons essayer la veste que j'ai préparée pour monsieur.

Ici s'arrêta la conversation que notre reporter sourd-muet a pu saisir à travers la fissure indiscrète d'une boiserie disjointe; et de la place où il se trouvait, notre reporter put voir le p'tit dernier de la famille Pendar, qui convaincu d'avoir pulvérisé M. Beaugrand, racontait ses prouesses à tous ses petits camarades.

CAS TERRIBLE DE RAGE

M. Vanasse est enragé ! Cette terrible nouvelle qui a éclaté comme une bombe avant-hier, ne nous a pas surpris; nous pensions en effet que la haine malade que le directeur du Monde vouait depuis quelque temps au maire de Montréal ne pouvait provenir d'une personne saine de corps et d'esprit.

Mais nous mettions cela, soit sur le compte d'un retour à l'état d'enfance; soit sur une constipation opiniâtre ayant amené une congestion ou une araignée au cerveau; soit sur un affaiblissement général des facultés intellectuelles résultant de la lecture quotidienne de son journal.

Mais il n'en était rien. M. Vanasse avait bel et bien été mordu il y a quelques mois par un petit chien appartenant paraît-il à sir A. P. Caron, d'autres disent à M. Corbeil.

Le virus avait lentement progressé, mais depuis quelque temps les germes prenaient des développements extraordinaires amenant, entr'autres accidents, la Beau-grandphobie qui fit commettre à l'infortuné M. Vanasse tous les actes ridicules que l'on sait.

COUACS

Le krach des propriétaires. Moralité renouvelée d'une fable connue.

— Que faisiez-vous au temps chaud ?

— Je bâtais, ne vous déplaît.

— Eh bien ! luez, maintenant.

Toto reçoit sa première leçon de géographie.

— Qu'est-ce qu'il y a là... demande le professeur en posant son doigt sur un point de la carte.

— Là ? fait Toto, un ongle sale.

Dialogue entre un jeune commis et son patron :

— Vous avez demandé à me parler ? fait le patron.

— Oui, monsieur. Je viens soumettre à votre équité une réclamation à laquelle, je n'en doute pas, vous ferez bon accueil.

— Laquelle ? Je vous écoute.

— Rien de plus légitime. Je fais, dans la maison, la même besogne que Z... et je gagne trente francs de moins par mois, est ce juste ?

— Non; mon ami, vous avez raison... Je vais diminuer Z... de trente francs !

Le baron Rapineau examinant, chez le marbrier, la pierre qu'il doit faire placer sur le tombeau de sa femme :

— Trois larmes ? Pourquoi trois larmes ? quand nous n'avons que deux yeux.

A l'Élysée-Monmartre, entre valets de chambre.

— Où es-tu maintenant ?

— Chez un dentiste.

— Tiens ! j'en ai besoin d'un. Est-il adroit, ton singe ?

— Ah ! mon cher, d'une adresse épatainte ; il poserait un ratelier à une bouche de chaleur !

Un monsieur demande à un bibliophile de lui prêter un livre.

Oh ! non, mon ami, je ne vous prêterai pas ce volume.

— Mais pourquoi ?

— C'est que je vous en ai emprunté une fois et que vous ne me l'avez pas réclamé !

Un individu enjambe le parapet d'un pont pour se jeter à l'eau.

Il est retenu par un gardien de la paix :

— Malheureux ! qu'allez vous faire ?

— Je n'ai pas le sou...

— Et vous n'avez pas de parents ?

— Si fait. J'ai une femme : même qu'elle est riche...

— Alors, allez vivre avec elle.

L'autre, faisant le plongeon : — Merci, mon désespoir ne va pas jusque-là !

Autour de la corbeille :

— Mon cher, il n'y a que ce X... pour savoir saisir une occasion aux cheveux.

— Mais... si elle était chauve ?

— Eh bien, il lui mettrait une perruque...

Calino domestique :

Le baron de X... vient de terminer sa liste de cartes pour Paris.

Il les remet, pour la poste, à Calino, on lui disant d'aller les porter.

Calino n'a pas compris, et il rentre que huit jours après.

Il était allé les remettre à domicile...

Les bonnes amies.

— J'ai vu Jeanne, hier, à l'Opéra. Elle est étonnante, elle semblait biler d'un nouveau lustre.

— Vraiment !

— C'est le mot ; elle vient d'avoir ses quarante-cinq ans !

Distraction.

Une jeune personne qui exerce la profession de marchande de violettes vient un jour à suppléer, momentanément, une de ses amies marchande de poisson empêchée.

Elle crie à plein poumon :

— Harangs frais à faire ! ça embau-me !